

# RAIN

THE

*Pour Karen, Sue et John*

Illustration de couverture : Arcangel/Design : Tom Sanderson

Ouvrage initialement publié par Macmillan Children's Books

sous le titre : *The Rain*

© Virginia Bergin, 2014

© 2017, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès – 92128 Montrouge

ISBN : 978-2-7470-5279-5

Dépôt légal : septembre 2017

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle

Impression réalisée par Rotolito

en juillet 2017

pour le compte des Éditions Bayard

*Imprimé en Italie*

Virginia Bergin

# RAIN

THE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Sidonie Van den Dries

bayard



**S**i c'était juste une histoire – le genre de roman idiot qu'on lit pour se divertir –, le début serait génial ! Tellement fantastique que tout le monde voudrait en faire un film. Ça commencerait au Centre de contrôle de la NASA, ou au fin fond de l'espace. On verrait un énorme caillou, un astéroïde, filer à toute vitesse dans le vide intergalactique, en direction de la Terre.

Dans le plan suivant, on est sur la Terre. Le monde entier est terrifié. Les gens sont tous devant leurs télévisions ; ils pleurent, ils prient. Certains s'embrassent, se tiennent par la main... On entend des bribes de conversations, profondes et sincères, mais pas trop. C'est surtout l'action qui compte.

Au Centre de contrôle, le compte à rebours a commencé. Un vieux schnock en uniforme s'écarte pour laisser passer un jeune mec : le génie incompris, rebelle, qui orchestre l'opération. Le type appuie sur un bouton. Sa copine est là – ou alors, elle est chez elle, en train de regarder la télé

en murmurant : « Je t'aime, Brad », pendant qu'il lance la superfusée. L'unique espoir de sauver la Terre.

Voilà. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre, en priant pour que tout se passe bien.

Ensuite, on accélère un peu, parce que dans la vraie vie le missile a mis des jours et des jours à atteindre l'astéroïde. Dans le film, on laisse juste au héros le temps de retrouver sa chérie et de l'embrasser, quand soudain :

***Braoum !!!!***

L'astéroïde est pulvérisé. C'est assez joli à voir, cette explosion dans le ciel : on dirait un feu d'artifice géant. Sur la Terre, on pousse des « ooh » et des « aah » de soulagement. On se tombe dans les bras.

Le jeune geek vient de sauver la planète ! Et en plus, il est sexy ! Hourra !

Vous voyez ? C'est cool comme histoire, non ?

Ouais. Sauf que c'est juste le début...

Je suis trop jeune pour me rappeler l'astéroïde, et tout... Avec mes potes, on a vu ça sur Internet, et honnêtement, c'était assez chiant.

Quand j'ai dit ça à Simon, mon beau-père, ça l'a mis hors de lui.

– Est-ce que j'ai bien entendu ? Tu trouves que... que..., s'est-il étranglé.

Et voilà, c'était reparti ! Je me suis préparée à écouter la rengaine habituelle. *Bla bla bla...*

– ... La Terre, la planète sur laquelle tu vis, a failli être détruite, et tu trouves ça « chiant » ?

– Ben, ouais...

J'avoue : quand je le voyais monter sur ses grands chevaux comme ça, je ne pouvais pas m'empêcher d'en rajouter. Le pire, c'est que j'étais sincère. Et franchement, ça m'énerve trop quand on me reproche de dire ce que je pense. Quelquefois, j'ai l'impression que les parents et 99,99% des profs voudraient qu'on leur mente sur nos sentiments. Ils nous en veulent de leur raconter des salades quand ils nous demandent avec qui on était, ce qu'on a fait, si on a fini notre boulot, etc. Mais ça ne les dérange pas qu'on leur cache le fond de notre pensée. Pire : c'est ce qu'ils attendent de nous. Ils appellent ça « être d'accord avec eux », et il faudrait que ça soit systématique. Même quand ils ont tort.

– Incroyable ! s'est exclamé Simon. Tu entends ça, Becky ?

Encore un truc qui m'horripilait chez lui ! Il fallait toujours qu'il mêle ma mère à nos histoires.

– Laisse tomber, lui a-t-elle répondu. Tu ne vois pas qu'elle essaie de te faire tourner en bourrique ?

Elle avait raison. Seulement, la plupart du temps, je ne m'en rendais même pas compte moi-même. Simon m'énervait ; c'était plus fort que moi. Maman nous comparait à deux petits pois dans une cosse, et ça me rendait encore plus furax. Comme si j'allais partager une

cosse avec ce type ! C'était déjà assez pénible de vivre dans la même maison que lui.

– Pas du tout ! me suis-je défendue. Et je maintiens que c'est chiant. Il a failli se passer un truc vraiment horrible. Ouais, et alors ? Il y a tout un tas de choses horribles qui se passent *vraiment*.

Là, Simon a eu du mal à se retenir d'exploser.

– Ruby, ce que tu refuses de comprendre, c'est que...

J'ai oublié la suite. De toute façon, c'était toujours le même refrain, avec les mêmes résultats. Simon haussait le ton, et moi aussi. Ma mère finissait par perdre patience, et ça me retombait invariablement dessus. J'étais privée de sortie, obligée de ranger ma chambre, de faire la vaisselle – alors qu'on avait un lave-vaisselle –, ou de nettoyer la cage de ces crétins de cochons d'Inde.

Pourtant, je donnerais n'importe quoi pour me retrouver dans notre cuisine, comme avant, à me disputer avec Simon. Je ferais semblant d'être d'accord avec lui, je serais même prête à m'excuser...

Sauf qu'il n'y aura plus jamais de dispute dans cette maison. Tout le monde est mort, ou presque. À part, peut-être, ces crétins de cochons d'Inde.

Je m'appelle Ruby Morris, et voici mon histoire. Si vous la lisez, vous avez énormément de chance d'être encore en vie. Mais ça, vous le savez déjà, pas vrai ?



# 1

Je ne vois vraiment pas l'intérêt de parler d'avant. Des choses qui étaient et qui ne sont plus. Premièrement, je suis malade rien que d'y penser. Tellement triste que j'ai envie de gerber.

Deuxièmement, ça n'a plus d'importance. Tout ça n'existe plus.

Et troisièmement, je n'ai pas commencé à écrire cette histoire pour raconter comment c'était avant. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui nous est arrivé. Alors, autant entrer tout de suite dans le vif du sujet. Voilà ce qui s'est passé...

J'étais assise dans l'eau tiède d'un jacuzzi, en slip et en soutien-gorge, et j'embrassais Caspar McCloud.

Ha! Ça aussi, ça ferait un super début, non? Pour un roman à l'eau de rose... Juste avant qu'on découvre que Caspar est un séduisant vampire.

Mais la vérité – car je me suis fixé pour première règle de dire toute la vérité, même si c'est douloureux pour

moi, et choquant pour vous (en même temps, si vous lisez ces pages, vous n'en êtes probablement pas à votre premier choc) –, c'est que ça ne me ressemblait pas du tout d'embrasser un garçon dans un jacuzzi, un samedi soir !

Carrément pas !

Entendons-nous bien : j'avais déjà embrassé des garçons (deux) ; j'allais régulièrement à des fêtes (depuis l'âge de cinq ans, au moins) ; et ce n'était pas non plus la première fois que je barbotais dans ce jacuzzi en petite tenue (je l'avais fait avec Leonie – alias Lee –, ma meilleure amie).

Mais ce soir-là... cette fête... c'était le plus beau jour de ma vie !

Ce samedi soir – ce splendide, exceptionnel, fabuleux samedi soir –, j'étais en passe de devenir quelqu'un d'autre. La petite amie d'un dénommé Caspar, une fille qui faisait des trucs hyper glamour, comme embrasser son mec dans un jacuzzi, ou écumer les fêtes les plus folles. J'allais sortir du lot, m'arracher aux mâchoires de la médiocrité, briller !

Eh oui, tout ça ! Je vais même vous raconter comment j'en étais arrivée là.

Notre pote Zak, qui vivait dans une vieille ferme immense, pleine de coins et de recoins, avec des parents incroyablement cool, avait installé des baffles devant la grange pour que mes charmants amis et moi puissions siroter son punch MORTEL en musique, tout en nous prélassant dans son jacuzzi. Charmants amis... à une exception près. Mais j'y reviendrai plus tard.

Assis en rond dans le bassin, serrés comme des sardines, on a commencé à danser très lentement, avec de minuscules gestes des bras, en riant comme des idiots. Au bout d'un moment, certains ont râlé et sont sortis de l'eau parce qu'ils la trouvaient trop chaude.

À partir de là, j'ai eu l'impression d'assister à un effrayant compte à rebours, au ralenti, me conduisant à l'AMOUR avec un grand A. À chaque fois que quelqu'un quittait le bain, l'eau devenait plus lisse, plus transparente. Ici, pas de bulles pour camoufler les baigneurs, comme dans certains jacuzzis. À moins de laisser les mains à la surface, on ne pouvait pas cacher grand-chose. Je me suis essayée à l'exercice, agitant nonchalamment les doigts ici et là... Car, en face de moi, se tenait Caspar « À se pâmer » McCloud.

Saskia, qui était assise entre nous, ne prenait pas la peine d'agiter les mains pour troubler l'eau, elle !

Je tiens à préciser que, même avant ce fameux soir, je n'étais pas sûre d'apprécier Saskia. Je ne la connaissais pas vraiment, en fait. Il n'y avait pas longtemps qu'elle traînait avec nous. Encore moins que Caspar, qui avait quitté son école d'art pour intégrer notre lycée au début du trimestre. Lui, il était cool et hyper branché. Quand j'avais appris qu'il jouait dans un groupe, j'avais raconté à Simon et maman que je faisais du baby-sitting avec Lee pour aller le voir en concert au George. Et c'est là, pendant qu'il jouait de la guitare sur scène, que Caspar avait baissé les yeux, croisé les miens, soutenu mon regard, et que...

## *Braoooooum ! Coup de foudre* *1<sup>re</sup> partie*

... j'étais tombée amoureuse de lui.

Ça commence à faire beaucoup d'infos, non ? Surtout que j'avais promis de ne pas parler du passé. Bon, j'arrête !

Retour dans le jacuzzi.

Lee a volé à mon secours – du moins, elle a essayé – en demandant à Saskia où était passé le gin (je vous ai déjà dit que le punch était mortel ?). Saskia n'en savait rien. Lee a insisté, prétextant qu'elle l'avait vue avec la bouteille, et lui a demandé de l'aider à la chercher.

Saskia, qui voyait clair dans le petit jeu de Lee, s'est levée avec un soupir agacé. Elle est sortie du jacuzzi en collant littéralement sa poitrine dans la figure de Caspar, puis elle s'est tournée vers moi, et m'a prévenue :

– Ne fais pas ce que je ne ferais pas...

À ce stade, Caspar McCloud et moi n'étions plus séparés que par une étendue d'eau fumante, et j'ai cru que j'allais mourir de timidité ! Heureusement, j'étais aussi un peu inquiète à l'idée de cuire comme un homard, ou de succomber à une explosion de la vessie, tellement j'avais envie de faire pipi. J'ai essayé de penser à autre chose. C'était relativement facile, vu que j'étais morte de trac en prévision du baiser qu'on allait échanger. Ça pouvait arriver d'une seconde à l'autre. Ça *devait* arriver.

– Ça va, Rubybaby ? m'a lancé Caspar.

«Rubybaby». Venant de n'importe qui d'autre, ce surnom m'aurait arraché une grimace de dégoût. Mais dans la bouche de Caspar McCloud, c'était envoûtant, brûlant, pétillant, comme si un ange aux lèvres électriques avait embrassé mon âme.

– Salut, Caspar..., ai-je répondu, toute grésillante.

– Tu ne veux pas venir par ici, me tenir compagnie?

Je l'ai fixé avec la moue de top model (sensuelle et boudeuse) que j'avais travaillée devant le miroir de ma chambre.

– Pourquoi tu ne viens pas, toi?

C'est le trac qui m'avait fait répondre ça, parce qu'en vérité j'aurais traversé l'Atlantique à la nage pour le rejoindre. Bien joué, Ruby! Je n'avais fait que prolonger le supplice.

Lentement, langoureusement, nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre. Ça m'a paru durer une éternité, mais, en fait, il n'a pas dû s'écouler plus de dix secondes avant qu'on se retrouve côte à côte.

J'ai fixé Caspar dans les yeux, et j'ai été forcée de me détourner tellement c'était intense. Ça m'a permis d'apercevoir mes amis, qui se trémoussaient bêtement à l'arrière-plan. Derrière eux, le crépuscule embrasait l'horizon.

Si j'avais regardé de l'autre côté, j'aurais vu les nuages engloutir le ciel. J'aurais même pu les voir se réfléchir dans les yeux de Caspar. Mais quand j'ai retrouvé le courage de plonger mon regard dans le sien, ce n'était pas pour admirer le paysage.

PAF! J'ai failli l'assommer. L'instant d'après, mes lèvres se sont écrasées contre les siennes. Il a entrouvert la bouche et j'y ai introduit la langue, inspirée par mon expérience avec les autres garçons que j'avais embrassés. À l'époque, j'avais trouvé ça dégoûtant. Pas cette fois. J'étais surtout inquiète, comme si on faisait quelque chose d'interdit. Jusqu'à ce que... ça se transforme. Ce qui avait commencé comme un combat de langues est peu à peu devenu...

Si on était dans mon film à gros budget, le temps s'arrêterait, et ce baiser occuperait une scène entière à lui tout seul. On la ferait durer le plus possible. Où s'achève un baiser, où commence le suivant? J'avais l'impression qu'on s'était fondus l'un dans l'autre. Je sais: c'est le genre de trucs idiots qu'on lit dans les romans à l'eau de rose... Pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé. Au départ, j'étais stressée, maladroite, puis cet être divin s'est approché de moi (est-ce qu'il avait le trac, lui aussi?), sa langue a joué avec la mienne, et l'instant d'après...

## ***Braoum! Coup de foudre*** ***2<sup>e</sup> partie***

On n'a pas entendu les cris.

J'ai senti des doigts s'enfoncer dans ma peau. Mes lèvres se sont détachées de celles de Caspar. Je me suis retournée, et...

– Venez, vite! m'a crié le père de Zak en me tirant par le bras pour m'obliger à sortir de l'eau.

Et c'est là que tout a commencé.

## 2

Ce samedi-là, comme la majorité des Anglais, les parents de Zak étaient invités à un barbecue. C'est typique de la Grande-Bretagne : au premier rayon de soleil, tout le monde se déshabille et dîne dehors. La pluie peut bien menacer, ça ne nous fait pas peur. On sort, et on reste à l'extérieur jusqu'aux premières gouttes. Ou plus exactement, il faut qu'il tombe des cordes pour que les gens rentrent chez eux. Ajoutez à ça un jour férié – une journée supplémentaire pour comater en regrettant de s'être fait cramer au soleil, d'avoir bu 10 millions de canettes de bière et d'avoir mal fait cuire les saucisses –, et tout s'explique !

Les parents de Zak n'étaient pas censés rentrer chez eux, ce soir-là. Du coup, en les voyant débarquer, on s'est tout de suite doutés que quelque chose clochait. Mais le plus troublant, c'est qu'ils étaient complètement flippés ! En temps normal, ça ne les aurait pas chiffonnés de nous voir faire la fiesta chez eux. C'est un truc que j'adorais


chez Zak. En plus du jacuzzi, de la grange, des champs, et de tout le reste, le summum, c'est que ses parents étaient totalement décontractés. Ils fumaient des joints devant nous, et tout. Ils filaient même de l'herbe à Zak !

Sauf que là, ce n'étaient plus les mêmes. Sarah et Barnaby nous ont carrément fait un plan à la Simon : ils ont commencé par nous rassembler dans la cuisine... La seule chose qui différenciait le père de Zak de Simon, c'était qu'il n'arrêtait pas de jurer.

Bon, je vais proposer une deuxième règle. Promis, c'est la dernière !

Je vais essayer d'être honnête, de dire tout ce qui s'est passé, mais je n'écrirai aucun mot vulgaire. Ma mère détestait m'entendre jurer – y compris prononcer le mot « Dieu », alors que 1) elle le disait sans arrêt (mais refusait de l'admettre), et 2) tout le monde passe son temps à le dire. « Ça ne sert à rien de jurer, affirmait-elle. Même en cas de catastrophe planétaire, Ruby, il est absolument inutile de jurer... »

Honnêtement, j'aurais plein de bonnes raisons de me lâcher en racontant cette histoire, mais par respect pour maman, je n'écrirai pas de gros mots. Si, comme moi, vous jurez à longueur de journée, libre à vous de compléter les pointillés. Mais j'espère que vous comprendrez pourquoi je ne peux pas le faire.

À la place, je vais mettre quelque chose de joli. Je vais dessiner un . Pour ma mère.



– Oh 🦋! Oh 🦋! Oh 🦋! répétait Barnaby, en boucle.  
Il a tiré le verrou de la porte de la cuisine.

– Tu leur fais peur, a signalé Sarah – la mère de Zak.

Barnaby ne l’écoutait pas. Il a commencé par fermer les fenêtres de la cuisine, puis il est passé aux pièces voisines. On l’entendait cogner des trucs un peu partout dans la maison. Ce n’était pas vraiment effrayant. Pas encore. En fait, on avait surtout envie de rire. Sauf moi, qui étais trop occupée à me couvrir le corps avec des torchons. Toutes nos affaires étaient restées dans la grange.

– Maman, qu’est-ce qui se passe? a demandé Zak.

– On ne sait pas exactement. Une connaissance de Barnaby l’a appelé, et...

*Boum boum, boum, vlam! Boum, boum, boum,* faisait l’intéressé, à l’étage.

– Maman? a insisté Zak.

Barnaby a redescendu l’escalier. *Vlam! Boum, boum, boum.*

– Demande à ton père, a suggéré Sarah.

Ça aussi, c’était bizarre : Zak n’appelait jamais sa mère «maman», et Sarah ne faisait jamais référence à Barnaby en disant «ton père». Les parents de Zak étaient un peu allumés, c’est sûr, mais ils étaient adorables avec nous. Quant à leur fils, il était immunisé contre leurs bizarreries. À sa place, n’importe quel ado aurait été mort de honte. Mais lui, rien ne semblait l’embarrasser. Il a interrogé son père :

– Papa? Qu’est-ce qu’il y a?

– Allume la radio, a commandé Barnaby en guise de réponse.

Zak a obéi.

Sarah et Barnaby n’avaient pas la télé. Ils n’avaient même pas de radio numérique. Juste un vieux transistor crachotant. Et devinez quelle émission passait à ce moment-là ?

*Les questions au jardinier.*

Un type expliquait comment soigner la rouille des rosiers. Quelqu’un a pouffé. Son rire était contagieux.

– Ce n’est pas normal, a marmonné Barnaby. Ça devrait passer aux infos.

Je me suis esclaffée, moi aussi. C’était irrésistible d’entendre le présentateur décrire les taches marron sur son Pierre de Ronsard... N’empêche, même si j’étais loin de me dire « Oh, mon 🦋 ! C’est la fin du monde ! », j’ai quand même eu un mauvais pressentiment. J’ignorais quelle émission passait d’habitude à cette heure-là. Je savais juste que ce n’était pas *Les questions au jardinier*. Ma mère adorait ce programme ; elle l’écoutait tous les dimanches. Le dimanche, pas le samedi soir ! C’était étrange, mais de là à imaginer ce qui se passait...

– Allez vous rhabiller ! nous a lancé Sarah d’une voix impérieuse.

Elle ne nous parlait jamais sur ce ton. J’ai frissonné. Caspar m’a attirée contre lui. Leonie m’a pris la main.

– Nos vêtements sont dans la grange, a répliqué Saskia d’un ton suffisant.

– Dans ce cas, empruntez les nôtres, a insisté Sarah. Prenez ce que vous voulez, mais habillez-vous !

Quelqu'un, je ne sais plus qui, s'est dirigé vers la porte en râlant.

– NE SORTEZ PAS DE LA MAISON ! a aboyé Barnaby.

On a quitté la pièce en file indienne en traînant les pieds. Dans l'escalier, quelqu'un a pouffé. On a foncé comme des dératés dans la chambre de Sarah et Barnaby pour pouvoir se bidonner sans les vexer.

– Qu'est-ce qui leur arrive, à tes parents ? s'est informé Caspar.

– Aucune idée !

Zak a haussé les épaules, mais il avait l'air inquiet.


– Viens voir ! a-t-il lancé à Ronnie, le plus geek de nos potes.

Ils ont disparu dans la chambre de Zak. Pendant ce temps-là, on a joué aux déguisements avec les fringues de ses parents. C'était tellement drôle qu'on a oublié tout le reste. Caspar a enfilé un caftan et joint les mains comme pour prier.


– Ohhm !

J'ai ri si fort que j'ai failli me faire pipi dessus.

– Il faut que j'aille aux toilettes !

Lee m'a emboîté le pas. Je suis entrée la première dans la salle de bains, au bord de l'explosion, et je me suis laissée tomber sur les W-C. Puis Lee s'est soulagée à son tour pendant que je me regardais dans la glace, drapée dans une grande robe hippie de Sarah. Oh  ! Pour le

look de top model, c'était raté ! Mes lèvres, toutes enflées et anesthésiées par les baisers, paraissaient à peu près normales, mais j'avais des yeux de zombie cernés de mascara, et mon rouge à lèvres avait bavé sur mon menton. Même mon nez était écarlate. Comme Sarah n'était pas du genre à avoir du lait démaquillant, j'ai déchiré un petit morceau de PQ, tapoté le savon, et je me suis frotté le menton.

 ! Ce que j'avais pris pour une trace de rouge à lèvres était en fait une brûlure, causée par le frottement de ma peau contre le menton de Caspar, et ça piquait méchamment.

Comme je ne pouvais rien y faire, je me suis occupée du mascara. Le savon, une espèce de truc bio gris-vert à base de lentilles, ne moussait même pas. Ça ou rien, c'était pareil. Je commençais à me résigner à rester moitié zombie, moitié cerise humaine, quand Caspar a tambouriné à la porte.

– Vous avez bientôt fini ? Molly a envie de vomir !

Génial ! J'allais devoir lui faire face avec ma tête de déterrée ! On a ouvert, et Molly s'est engouffrée dans la pièce en dégobillant. Dans des circonstances normales, il aurait été de notre devoir de lui tenir compagnie. Mais rien que le bruit de ses hoquets me retournait l'estomac. C'était déjà assez grave d'avoir l'air d'une mutante devant Caspar. Il n'aurait plus manqué qu'il me voie vider mes boyaux ! Alors, j'ai pris Lee par la main, et on est redescendues.

Chemin faisant, on est passées devant la chambre de Zak, qui se chamaillait avec Ronnie pour le contrôle

de l'ordinateur. «Pourquoi c'est aussi lent? Clique ici!», disait-il en essayant de lui piquer la souris. «Vas-y, clique ici!»

Dans la cuisine, le présentateur de radio parlait des plantes pour les zones ombragées. Un sujet beaucoup moins amusant que les taches marron des rosiers. Barnaby, l'air captivé, regardait par la fenêtre de la cuisine. J'ai suivi son regard et constaté qu'il pleuvait. OK, maintenant, la fête était vraiment fichue! Les autres ne s'en étaient pas encore aperçus. Ils étaient trop occupés à se marrer comme des baleines.

– J'ai l'impression que vous avez besoin de dessoûler, a dit Sarah en nous tendant des verres d'eau. Leonie, tu veux bien mettre la bouilloire à chauffer, s'il te plaît?

– Oui, Sarah, a marmonné Lee en vidant son verre.

Barnaby a composé plusieurs numéros sur son téléphone portable.

– 🦋.🦋.🦋..., a-t-il pesté en constatant qu'il n'arrivait pas à joindre ses correspondants.

Puis l'émission *Les questions au jardinier* s'est arrêtée au milieu d'une phrase, remplacée par un message d'alerte.

«La pluie». C'est tout ce que je me rappelle avoir entendu, au départ. «C'est dans la pluie.» On a fixé la radio comme si c'était une télé. C'est dire! Sauf Barnaby, qui a bazardé son portable et s'est approché du téléphone fixe accroché au mur.

Lee a mis la bouilloire sur le gaz, puis elle est revenue vers moi et m'a pris la main droite (la gauche était dans celle de Caspar).

– Ru. Tu crois qu'on va mourir ? a-t-elle chuchoté.

– Non !

Évidemment que personne n'allait mourir !


Ma mère était dehors, invitée au barbecue des voisins.  
*C'est dans la pluie.*

J'avais l'impression d'être la dernière à comprendre ce qui se passait. Toute tremblante, je me suis laissée aller contre Caspar. Je n'arrivais pas à me réchauffer. Et petit à petit, mon cerveau s'est éclairé. Depuis des jours, à la télé, on entendait parler d'une nouvelle épidémie. Des cas s'étaient déclarés en Afrique et en Amérique du Sud ; puis on en avait signalé en Russie. C'était une maladie inconnue. Mortelle... Mais bon, ce n'était pas chez nous. Pas comme cette histoire de grippe aviaire, qui avait totalement fait flipper Simon (qui s'était surtout inquiété pour les oiseaux). Moi-même, je l'avoue, j'avais fait quelques cauchemars. Mais ça ? C'était tellement lointain qu'on n'y avait pas vraiment prêté attention. Quand Ronnie avait voulu nous en parler, on avait levé les yeux au ciel, et on lui avait demandé d'arrêter son délire. On avait pris ça pour une nouvelle lubie. Une de plus...

« La pluie, répétaient-ils à la radio. C'est dans la pluie. »

Ronnie a fait irruption dans la cuisine.

– Je vous l'avais dit ! a-t-il claironné.

C'est vrai : il avait affirmé que cette lointaine épidémie avait quelque chose à voir avec la pluie, et nous, goguenards, on lui avait répondu : « C'est ça, ouais ! Ta , Ronnie ! », parce qu'on savait sur quel genre de site web il avait glané ses infos. Le site qui affirmait que le Pape avait été remplacé par un extraterrestre (c'est pour ça qu'on ne voyait jamais ses jambes ; en fait, elles étaient vertes avec des piquants!).

Ronnie avait insisté : « Si, je vous jure. Il y a quelque chose dans la pluie. Regardez ! » Il avait essayé de nous montrer une vidéo qu'il avait trouvée sur Internet, filmée par un témoin, mais elle avait été supprimée entre-temps. Pour Ronnie, c'était la preuve qu'il disait vrai.

Lee m'a dévisagée.

– Ru... J'ai peur.

Elle s'est mise à pleurer. D'autres filles pleuraient aussi. J'ai pris ma meilleure amie dans mes bras, et je lui ai fait un énorme câlin.

*C'est dans la pluie.*

Saskia est descendue à son tour, vêtue d'un tee-shirt de Barnaby en guise de minirobe. Elle s'est mise à fixer la radio, comme nous tous. Sarah lui a tendu un verre d'eau, mais elle a secoué la tête.

– Je veux rentrer chez moi, a-t-elle déclaré.

Cette fille est tellement... Je serais tentée de dire « capricieuse », mais ce n'est pas le mot. Disons qu'elle trouve toujours un moyen d'arriver à ses fins. Et ce n'est même pas parce que la moitié des garçons du lycée sont fous d'elle...

Rectification : *tous* les garçons du lycée (parce qu'elle leur plaît, ou parce qu'ils veulent être comme elle), plus tous les profs, ou presque (parce qu'elle est d'une politesse obséquieuse et fait des efforts manifestes pour comprendre où ils veulent en venir) et un nombre assez affolant de filles (parce qu'elle leur plaît, ou qu'elles veulent être comme elle) sont fous de Saskia. Ça devrait suffire à expliquer pourquoi elle obtient toujours ce qu'elle veut, mais en fait, non. C'est un phénomène plus complexe, plus sournois. Telle une hypnotiseuse, elle darde sur ses victimes de minuscules rayons de pensée qui les obligent à se plier à tous ses désirs.

Cela dit, ce soir-là, ça semblait mal parti. J'étais la seule à l'écouter : tout le monde regardait la pluie tomber derrière la fenêtre.

Cette pluie qui n'avait rien d'extraordinaire, à première vue.

Dans l'entrée, Barnaby composait inlassablement des numéros de téléphone, raccrochant brutalement le récepteur entre deux, et jurant comme un charretier.

– J'ai dit que je voulais rentrer chez moi, a répété Saskia.

– Oui, et alors ? a fait quelqu'un.

Elle est sortie de la cuisine pour emprunter le téléphone de Barnaby. L'instant d'après, Zak a dévalé l'escalier. Molly le suivait, malade comme un chien.

– Il n'y a plus d'Internet ! a-t-il annoncé. Tout le web s'est crashé.

– Je vous l'avais dit, a murmuré Ronnie.

– C'est sûrement un truc local, a hasardé Sarah.



Ronnie a secoué la tête d'un air entendu, comme s'il savait des choses que le commun des mortels ignorait. Molly s'est remise à hoqueter. Sarah l'a regardée d'un air affolé.

– C'est le punch, maman. Elle a bu trop de punch, a diagnostiqué Zak.

On a hoché la tête d'un air penaud, pris en flagrant délit de cuite.

– Barnaby! a crié Sarah en fouillant dans un placard. On a du café?

Du café? Cette question m'a paru un peu saugrenue, vu les circonstances.

Barnaby est entré dans la cuisine, la mine sombre.

– Impossible d'appeler, a-t-il dit. *Personne*, a-t-il ajouté en regardant fixement Sarah, comme si elle savait à qui il faisait allusion.

Dans l'entrée, Saskia composait et recomposait des numéros au téléphone en pestant.

– EST-CE QU'ON A DU CAFÉ? a insisté Sarah.

Barnaby est sorti de sa transe – et les autres avec lui. Les filles qui pleuraient ont arrêté. Les garçons au bord des larmes se sont ressaisis. Pendant quelque temps, tout a paru normal. Une bande de noctambules cassant une petite croûte en buvant un coup. Barnaby, qui avait trouvé un vieux paquet de café au congélateur, broyait les grains dans son moulin électrique. Zak a débité en tranches un robuste pain maison. Il les a passées à Sarah, qui les a mises à griller sur la cuisinière. J'ai sorti des mugs.

Leonie, des petites cuillères. Les autres se sont occupés du reste : théière, sucre, couteaux, confitures, assiettes, beurre, lait...

Caspar, immobile, regardait d'un air morne par la fenêtre de la cuisine. Je me suis approchée de lui.

– Ça va ? ai-je chuchoté, espérant que l'ombre de la porte dissimulerait suffisamment mon visage ravagé pour lui inspirer des sentiments romantiques.

– Non, ça ne va pas. J'ai laissé mon MP3 dehors.

Il m'a montré son jean qui traînait sur l'herbe, sous la pluie.

– Ça fait  ! a-t-il râlé.

– Caspar, tu ne...

Comme une idiote, j'avais chuchoté, de crainte que les autres m'entendent.

– Détends-toi, Rubybaby, a-t-il murmuré en retour, avant de m'embrasser.

Je ne sais pas si ce baiser était destiné à me clouer le bec, mais c'est l'effet qu'il m'a fait. Malgré l'horreur de la situation, Caspar m'attirait encore irrésistiblement. Je n'en revenais toujours pas qu'on se soit embrassés. Devant tout le monde, en plus ! De quoi faire monter ma popularité en flèche ! Je n'allais pas tout saboter en criant à tue-tête : « Non, Caspar ! Reste ici ! Le père de Zak nous a interdit de sortir ! »

Caspar a fait coulisser le loquet. Il a attrapé une serviette de bain, s'en est couvert la tête, et il a foncé dehors. Je l'ai vu courir pieds nus sous la pluie, dans le caftan

de Barnaby. Il est revenu immédiatement, a refermé le verrou et balancé la serviette par terre. Personne n'a rien remarqué. Et moi, je ne sais pas ce que j'avais imaginé... Qu'il allait soudain disparaître dans un nuage de fumée verte. *Pop!*

Caspar a fouillé dans les poches de son jean. Il en a sorti son téléphone et son MP3, qu'il a essayés sur son caftan, avant de me les montrer en agitant la main, tout sourire.

Je me suis sentie complètement idiote.

– Cool! ai-je soufflé.

Comme je ne savais pas quoi ajouter, j'ai déposé un petit baiser sur ses lèvres et regagné la cuisine, l'air de rien. Très cool, comme si je ne m'étais pas angoissée une seule seconde. Du thé! Je voulais faire des litres de thé, là, tout de suite! Sauf que le thé était déjà prêt. Alors, beurrer des toasts...

Barnaby a arrêté le moulin à café. Ce truc faisait un boucan d'enfer. L'avantage, c'était qu'il couvrait le son de la radio. C'est aussi pour ça que personne n'avait entendu la porte s'ouvrir.

Caspar s'est mis à grogner. Mais pas comme Molly : un autre genre de plainte. Il est sorti de l'ombre en se grattant la tête, le visage.

– ! s'est-il exclamé.

Il a fixé ses doigts couverts de sang et de lambeaux de peau. Des filets écarlates ruisselaient de son cuir chevelu. Son visage était couvert de plaies et de marques rouges, semblables à des brûlures.

Partout où la pluie l'avait touché, aux endroits où elle avait traversé la serviette, il avait des plaies. Sur les épaules, sur la poitrine. Le sang suintait à travers le caftan. Ses pieds nus étaient ensanglantés, comme s'il avait marché un kilomètre sur du verre brisé.

Saskia s'est précipitée dans la cuisine en hurlant. Sarah a foncé vers Caspar.

– Ne le touche pas ! a crié Barnaby.

Elle a hésité.

Forcément : le premier réflexe quand on voit un blessé, c'est de voler à son secours. Même s'il est dans un état effroyable, si sa vue nous donne des haut-le-cœur, et si l'on est tout près de tomber dans les pommes, on va l'aider.

– C'est peut-être contagieux, a ajouté Barnaby.

Au risque de me répéter, Sarah et Barnaby étaient les parents de rêve : totalement décontractés, hyper sympas avec nous. En même temps, ainsi que Simon me l'avait fait remarquer un jour où je lui avais vanté leurs mérites, ils avaient les moyens d'être géniaux. Bien que sa remarque m'ait horripilée, je savais qu'il avait raison. Les parents de Zak ne travaillaient pas. À ma connaissance, ils se contentaient de traîner dans le jardin ou d'aller à des cours de yoga naturalistes (sans rire !).

Et si Sarah et Barnaby pouvaient passer leurs journées à faire pousser des choux-fleurs bio aux formes étranges ou à adopter nus la posture du chien, c'est parce qu'ils étaient pleins aux as. Du genre vieille fortune : leur famille

avait dû commencer à accumuler de l'argent le jour où on avait inventé la monnaie. Le parrain de Zak était un lord. Son oncle aussi, et celui-là siégeait même à la Chambre des lords. Feu sa grand-mère était une Lady, avec un L majuscule.

Sarah et Barnaby «connaissaient du monde», disaient d'eux les autres parents. Une façon d'insinuer que leurs relations possédaient le pays, ou le gouvernaient – ou les deux. Une connaissance de Barnaby l'avait appelé pour le prévenir du danger. Combien d'autres personnes avaient été alertées ?

Mais bon, on n'était pas dans un film hollywoodien. Avoir été prévenu ne servait pas à grand-chose, en définitive.

– Papa, ce n'est pas ce qu'ils disent à la radio, a objecté Zak. Ils ne disent pas que c'est contagieux.

Effectivement, ils n'avaient pas employé ce mot. Pourtant, personne n'est allé aider Caspar.

*C'est dans la pluie.*

Je l'avais embrassé ! Mes lèvres et mon menton me brûlaient. Mais c'était déjà le cas avant, non ? C'était une brûlure parfaitement normale...

Une odeur de brûlé a envahi la pièce. Molly a attrapé la grille pour sauver les toasts et l'a lâchée sur la table.

– Aïe ! a-t-elle gémi en soufflant sur ses doigts.

Caspar grognait toujours. De plus en plus fort. C'était affreux à entendre.

– Je suis désolé, a-t-il lâché.

Il se grattait une main avec l'autre ; il s'arrachait la peau.  
«Arrête ! S'il te plaît, arrête !», ai-je pensé.

– Je suis désolé !

Il s'est accroupi contre la porte.

– Bon, a fait Sarah.

Elle est allée prendre son manteau dans l'entrée.

– Sarah...

Barnaby l'a interpellée d'un ton las, comme s'il s'apprêtait à relancer une vieille querelle.

À l'exception de Caspar, qui poussait des grognements de douleur, on a tous fixé nos pieds. L'attitude habituelle des ados quand les parents d'un pote commencent à se chamailler devant eux.

– Je l'emmène à l'hôpital !

Sarah a enfilé son imperméable et tapoté les poches, à la recherche de ses clés. Puis elle a promené un regard alentour.

– Ils ont dit qu'il ne fallait pas, a signalé Barnaby.

Ce n'était pas vrai. Ils avaient juste conseillé de donner du paracétamol aux victimes. La bonne blague !

Sarah a fouillé dans la poche de Barnaby pour prendre ses clés.

– J'y vais !

Il lui a saisi le poignet.

– Sarah... Ça ne sert à rien.

Simon aurait ajouté «sois raisonnable», mais Barnaby n'a rien dit de tel. Sarah a dégagé sa main, et les clés...

– C’est mortel, a-t-il lâché.

Waouh! Dans le genre brutal...

À cet instant, tous les occupants de la pièce se sont mis à haïr Barnaby. C’était palpable. Ils n’avaient pas dit ça à la radio. Pas du tout...

Caspar tremblait de tout son corps, à présent. De douleur? De surprise? De peur? Aucune idée. J’ai effleuré mes lèvres, mon menton... Ils étaient douloureux, et me picotaient toujours. Mais c’était normal, hein? Je ne pouvais quand même pas avoir attrapé cette chose horrible!

Sarah avait pris sa décision.

– Lève-toi! a-t-elle ordonné à Caspar.

Il a obéi, je ne sais pas comment. Tout le monde a reculé.

– Sarah! a crié Barnaby. Je t’en supplie...

Il avait la voix chevrotante, comme s’il hésitait entre la supplication et la colère. Ou autre chose. Du désespoir, peut-être...

Sarah a ramassé la serviette éponge et l’a tendue à Caspar.

– Allez, viens!

Ils sont sortis par la porte du jardin. Sarah d’abord, puis Caspar, qui titubait derrière elle. J’ai lâché la main de Leonie.

– Attendez-moi!

J’ai couru dans l’entrée, enfilé une paire de vieilles bottes en caoutchouc, et jeté un coup d’œil vers la cuisine. Si l’on faisait abstraction des expressions des uns et des autres, l’atmosphère pouvait paraître cosy. Une grosse

théière fumante, entourée de mugs. Même les toasts carbonisés sentaient bon.

– Ru ! Non ! a sangloté Leonie.

Si quelqu'un d'autre avait essayé de me retenir, je crois que je me serais dégonflée.

– À plus, ma puce ! m'a lancé Ronnie.

– À plus, mes chéris ! ai-je répondu.

Comme on le faisait tout le temps.